

ne devait-il point, pour se conformer à l'usage montagnais, épouser Hamiaka la fille du défunt.

Et Ponoka, songeant à Beulah, sa fiancée, à l'inverse de ses compagnons, souhaitait ardemment que l'honneur redoutable ne lui échet pas.

Il n'assista pas à cette cérémonie ; ce jour-là, il alla jusqu'au poste prochain de la Baie d'Hudson, où il voulait acheter un tilma coquet, que dans sa pensée, Beulah revêtirait pour assister au grand pillow-pillow, qui suivrait les cérémonies du mariage et de l'investiture.

Il revenait au camp ; déjà dans le lointain on percevait des rumeurs joyeuses, les vivats peut-être dont la foule saluait l'élu des vieillards, mais lui tout au rêve familial n'y prêtait pas attention.

Il souriait en songeant aux exclamations de Beulah, lorsqu'il lui offrirait le tilma frangé ; avec complaisance, il évoquait son joli visage ravi.

Il revenait joyeux... et soudainement devant lui, au détour du sentier, il vit un homme immobile, un guerrier de sa tribu, qui se rangeait pour lui livrer passage la main droite posée à la hauteur du cœur.

Le salut que l'on rend aux chefs!...

Pâle, les lèvres tremblantes, Ponoka s'arrêta, et à l'interrogation muette, angoissée, de ses yeux l'autre répondit :

—Wanapeï est le premier guerrier qui salue notre chef Ponoka.

Alors, comme un fou, il était accouru vers la tente du chef, la sienne désormais!...

Les vieillards étaient encore assemblés.

A leurs pieds il se traîna, priant, suppliant, ordonnant qu'ils revinsissent sur leur décision.

—Notre père le chef est le guerrier le plus brave de la tribu, n'est-ce pas lui qui deux fois sauva de la mort Wabbaga?... Qui donc serait plus digne de lui succéder?...

—Mais je suis fiancé ; à la lune prochaine Beulah doit devenir mon épouse. Je ne puis la renier mainte-

nant, ce serait indigne d'un guerrier!...

—Notre décision délie notre Père le chef, de tous ses serments antérieurs. Notre Père est libre sans être parjure ; il ne peut y avoir d'entrave à ce que la loi montagnaise s'accomplisse.

Ponoka dès à présent est notre chef.

Et ce fut en vain que, par le camp, Ponoka chercha Beulah pour lui dire que tout ce qui arrivait ne changeait en rien ses sentiments, qu'il refusait malgré tout l'honneur qu'on lui décernait et qu'à la nuit venante, ils fuiraient ensemble, si elle le voulait.

Beulah fut introuvable.

Une squaw qui fumait, placide, sur le seuil de sa tente, lui apprit que peu après la proclamation, qui le désignait pour l'élu, elle avait vu sa fiancée se diriger là-bas, vers le lac.

—Peut-être, voulait-elle cueillir des "pembinas".

Ponoka alla au lieu indiqué.

Il n'y vit pas Beulah. Il appela, personne ne répondit.

Alors une angoisse inexplicable mouilla ses tempes d'une sueur froide.

Il courut de côtés et d'autres, tourna des buissons, descendit vers la berge.

Sur le sable humide, il vit des traces de pas, de mocassins minuscules : Beulah était venue.

Elle devait être proche, assise sans doute à l'endroit favori, près du bosquet de chèvrefeuilles dont les pampres vont en cascade jusqu'au bord de l'onde bleue.

Il appela :

—Beulah! Beulah!

L'écho, cette fois encore, répondit seul à sa voix.

Il suivit la trace...

...Et soudain anéanti, un sanglot désespéré à la gorge, il s'affaissa.

Auprès du buisson embaumé, les empreintes tournaient... allaient sous les eaux!...

Le disque fulgurant du soleil avait peu à peu disparu derrière les monts

violet d'extrême lointain.

Déjà le lac s'encerclait des vapeurs crépusculaires.

La nuit était imminente.

Ponoka se leva pour revenir au camp. Mais alors un fait étrange, surnaturel, se produisit, l'immobilisant.

Du sein des ondes glauques, émergea une pirogue merveilleuse, faite, semblait-il, d'un rayon de soleil couchant. L'unique passagère était une jeune fille au visage voilé.

Elle tenait en main une légère pagaie et s'en servait selon un rythme lent.

Sous l'impulsion, l'esquif s'approcha de la rive.

Lorsqu'il n'en fut plus qu'à quelques pas, la mystérieuse canotière l'arrêta, posa la rame, et d'un geste rapide se dévoila.

Ponoka, en hypnose, ne fit pas un geste, cependant Beulah immobile était devant lui, Beulah plus belle que jamais... idéalisée, presque irréelle...

Durant plusieurs secondes, les fiancés demeurèrent figés en une contemplation muette, extatique.

Puis la suave et fantastique apparition parut se fondre dans la pénombre envahissante...

Seul le visage de Beulah restait nettement visible, auréolé d'un nimbe fait des derniers lambeaux de lumière épars à la surface du lac.

Au bord extrême de l'eau, le corps penché, Ponoka concentrait toutes les facultés de son être, vers la tache lumineuse que faisait dans l'obscurité ambiante la tête fine de sa fiancée.

Dans la nuit sereine, il entendit une voix harmonieuse moduler un appel.

Il comprit que Beulah l'invitait à la suivre au sein des ondes glauques où, suave et fantastique apparition, elle retournait.

La pensée devenue soudain démente, il obéit.

Jean de Nobon.

Legal (Alta), 7 août 1406.

Le plus riche des hommes, c'est l'homme économe ; le plus pauvre, c'est l'avare. — CHAMFORT.